

Interview, Joël Burri, 20 minutes.

Jean-Marc Savary: «Je ne peux faire que ce que font les pasteurs depuis des temps immémoriaux: être une oreille»

Conséquence des réformes militaires et de la crise des vocations que connaissent les Églises, l'Armée peine à recruter des ecclésiastiques prêts à servir comme miliciens au sein de l'aumônerie militaire. L'engagement de professionnels pour assurer cette fonction a donc été décidé. Jean-Marc Savary, 38 ans est, depuis le 1^{er} juillet passé, le premier aumônier professionnel de l'Armée suisse. Un poste qu'il occupe à 50% à côté d'une fonction d'aumônier de jeunesse au sein de l'Église réformée vaudoise. Plutôt costaud, l'ancien banquier passe du sourire d'enfant devant le chocolat chaud servi durant l'entretien à une intense émotion en évoquant le drame de la Jungfrau qu'il a vécu de l'intérieur.

Face au problème de plus en plus aigu de recrutement d'ecclésiastiques, n'avez-vous pas l'impression de faire partie d'une espèce en voie de disparition ?

Non! (Son rire sonore tranche avec sa voix grave et paisible.) Nous ne sommes pas une voie en espèce de disparition mais une espèce en voie d'adaptation. L'époque où le religieux était établi et suivait les Suisses tout au long de leur existence est révolue. Il faut désormais proposer une nouvelle forme d'aumônerie. Je n'ai donc pas le blues du dinosaure.

Le premier engagement d'aumônier militaire professionnel s'est fait de ce côté de la Sarine. Le problème est-il plus préoccupant en Suisse romande?

Oui, c'est un fait. Quant à savoir pourquoi, cela relèverait de la discussion de café du Commerce. Le projet de l'Armée est de se doter de 180% d'équivalents plein-temps d'aumôniers professionnels. Je suis actuellement seul dans cette situation. D'autres engagements suivront. L'Armée est consciente qu'elle n'est plus en mesure d'apporter un service d'aumônerie suffisant à ses soldats, mais elle se donne le temps d'apporter une solution adaptée.

Comment avez-vous été contacté pour occuper cette fonction?

Tous les aumôniers de milice ont reçu cette offre d'emploi. Quand j'ai vu ça, je n'ai pas flashé tout de suite: j'étais dans mon aumônerie de jeunesse. Quand on m'a redemandé d'y réfléchir, j'ai imaginé qu'il y avait un énorme défi à faire à 50% ce que je faisais comme milicien. Être pasteur – au sens de « celui qui prend soins de » – parmi des jeunes qui ne savent plus ce qu'est un pasteur. Surtout dans un milieu qui n'est pas celui de l'amour.

Ces recrues, que vous rencontrez, sont-elles différentes de la recrue que vous étiez?

Je suis souvent confronté à des recrues qui ont grandi dans un monde où on leur a appris à penser à eux. Ça ne veut pas dire qu'ils sont tous des affreux égoïstes pas beaux, simplement, ils ont grandi dans un monde qui est devenu de

plus en plus individualiste. Et logiquement, ils portent cet individualisme en eux. L'autre changement tient dans une certaine fragilité personnelle. L'écart entre les exigences d'une vie civile et celles d'une vie militaire a énormément augmenté en 20 ans. Aujourd'hui, on a des jeunes qui arrivent à l'école de recrues et dorment parfois pour la première fois ailleurs que dans leur chambre. Forcément le choc est «maousse costo».

Et que peut apporter un aumônier à ces recrues ?

Ce que je peux faire n'est rien d'autre que ce que font les pasteurs depuis des temps immémoriaux. C'est-à-dire avant tout être une oreille qui est là pour entendre les difficultés de ces jeunes. Et être un interlocuteur qui permet de mettre des mots sur leur malaise. Enfin, peut-être, donner quelques trucs pour réussir à s'adapter le plus vite possible à la vie militaire. Certains d'entre eux arrivent avec des problématiques beaucoup plus lourdes et m'obligent à être tour à tour assistant social, assistant spirituel, et interlocuteur qui permet de faire chemin avec soi-même.

Mais l'armée vous laisse-t-elle vraiment toutes vos libertés de pasteur ?

Oui, non seulement je me sens en toute liberté d'agir en homme de foi, mais en plus c'est la demande tout à fait officielle de la hiérarchie militaire. Et ce n'est pas seulement théorique. Sur le terrain, quand j'agis comme homme de foi – c'est-à-dire comme quelqu'un qui a le souci de l'humain qui est devant lui – et que je demande au sein du système des adaptations qui sortent du fonctionnement usuel du système militaire, je rencontre parfois un peu de surprise, mais jamais de refus.

Avez-vous des souvenirs marquants de ces six premiers mois d'activité?

Le premier temps fort auquel je pense spontanément est le drame qui s'est déroulé à la Jungfrau avec ces six jeunes de 20 ans qui faisaient partie des spécialistes de montagnes. C'est un temps excessivement fort car on est confronté à l'horreur. C'est de l'ordre de l'horreur absolue. Au sein de ce malheur, j'ai vécu avec deux familles quelque chose empreint d'intense humanité. Cette douleur tellement vive que face à elle on a l'impression qu'aucun mot ne peut rien faire et face à laquelle il faut pourtant bien prononcer des mots.

© Sauf accord de l'auteur et de la direction du CRFJ, ces travaux, réalisés dans le cadre de la formation, ne sont pas destinés à la publication ni à la diffusion.